

30) **Plaute, *Aulularia***, prologue LE DIEU LARE.

LAR (*il sort de la maison d'Euclion*) Que mon aspect ne vous étonne pas; deux mots vont me faire connaître: je suis le dieu Lare de cette famille, là, dans la maison d'où vous m'avez vu sortir. Il y a bien des années que j'y demeure; j'étais le dieu familial du père et de l'aïeul de celui qui l'occupe aujourd'hui. L'aïeul me confia un trésor inconnu de tout le monde, et l'enfouit au milieu du foyer, me priant, me suppliant de le lui conserver. A sa mort, voyez son avarice, il ne voulut point dire le secret à son fils, et il aima mieux le laisser pauvre, que de lui découvrir son trésor; un père! Son héritage consistait en un petit coin de terre, d'où l'on ne pouvait tirer, à force de travail, qu'une chétive existence. Quand cet homme cessa de vivre, moi, gardien du dépôt, je voulus voir si le fils me rendrait plus d'honneur que son père. Ce fut bien pis encore mon culte fut de plus en plus négligé. Notre homme eut ce qu'il méritait; je le laissai mourir sans être plus avancé. Un fils lui succéda: c'est le possesseur actuel de la maison; caractère tout-à-fait semblable à son aïeul et à son père. Il a une fille unique. Elle, au contraire, m'offre chaque jour, soit un peu de vin, soit un peu d'encens, ou quelque autre hommage; elle m'apporte des couronnes. Aussi est-ce à cause d'elle que j'ai fait découvrir le trésor par son père Euclion, afin que, s'il voulait la marier, cela lui devînt plus facile. Elle a été violée par un jeune Homme de très bonne maison; il la connaît, mais il n'est point connu d'elle, et le père ignore ce malheur. Aujourd'hui le vieillard, leur voisin, ici (*montrant la maison de Mégadore*), la demandera en mariage: c'est moi qui lui inspirerai ce dessein pour ménager à l'amant l'occasion d'épouser. Car le vieillard qui la recherchera est justement l'oncle du jeune homme qui l'a déshonorée, dans les veillées de Cérès. Mais j'entends le vieil Euclion, là, dans la maison, grondant selon sa coutume. Il contraint sa vieille servante à sortir, de peur qu'elle n'évente son secret. Il veut, je crois, visiter son or, et s'assurer qu'on ne l'a pas volé.

31) **Plaute, *Aulularia***, acte I, 1 EUCLION, STAPHYLA.

EUCLION.- Allons, sors; sors donc. Sortiras-tu, espion, avec tes yeux fureteurs?

STAPHYLA.- Pourquoi me bats-tu, pauvre malheureuse que je suis?

EUCLION.- Je ne veux pas te faire mentir. Il faut qu'une misérable de ton espèce ait ce qu'elle mérite, un sort misérable.

STAPHYLA.- Pourquoi me chasser de la maison?

EUCLION.- Vraiment, j'ai des comptes à te rendre, grenier à coups de fouet. Éloigne-toi de la porte. Allons, par là (*lui montrant le côté opposé à la maison*). Voyez comme elle marche. Sais-tu bien ce qui l'attend? Si je prends tout-à-l'heure un bâton, ou un nerf de bœuf, je te ferai allonger ce pas de tortue.

STAPHYLA, *à part*.- Mieux vaudrait que les dieux m'eussent fait pendre, que de me donner un maître tel que toi.

EUCLION.- Cette drôlesse marmotte tout bas. Certes, je t'arracherai les yeux pour t'empêcher de m'épier continuellement, scélérate! Éloigne-toi. Encore. Encore. Encore. Holà! reste-là. Si tu t'écartes de cette place d'un travers de doigt ou de la largeur de mon ongle, si tu regardes en arrière, avant que je te le permette, je te fais mettre en croix pour t'apprendre à vivre. (*à part*) Je n'ai jamais vu de plus méchante bête que cette vieille. Je crains bien qu'elle ne me joue quelque mauvais tour au moment où je m'y attendrai le moins. Si elle flairait mon or, et découvrirait la cachette? c'est qu'elle a des yeux jusque derrière la tête, la coquine. Maintenant, je vais voir si mon or est bien comme je l'ai mis. Ah! qu'il me cause d'inquiétudes et de peines.

(*Il sort.*)

STAPHYLA, *seule*.- Par Castor! je ne peux deviner quel sort on a jeté sur mon maître, ou quel vertige l'a pris. Qu'est-ce qu'il a donc à me chasser dix fois par jour de la maison? On ne sait, vraiment, quelle fièvre le travaille. Toute la nuit il fait le guet; tout le jour il reste chez lui sans remuer, comme un cul-de-jatte de cordonnier. Mais moi, que devenir? comment cacher le déshonneur de ma jeune maîtresse? Elle approche de son terme. Je n'ai pas d'autre parti à prendre, que de faire de mon corps un grand I, en me mettant une corde au cou.

32) **Molière, *l'Avare***, Acte I, 3: HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARPAGON.- Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou; vrai gibier de potence.

LA FLÈCHE.- Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction*, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.- Tu murmures entre tes dents.

LA FLÈCHE.- Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON.- C'est bien à toi, pendard; à me demander des raisons: sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE.- Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.- Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE.- Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.- Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires; un traître, dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furentent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE.- Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme volable**, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

HARPAGON.- Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards***, qui prennent garde à ce qu'on fait? Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. Ne serais-tu point homme à aller faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLÈCHE.- Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.- Non, coquin, je ne dis pas cela. (À part.) J'enrage. Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE.- Hé que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

HARPAGON.- Tu fais le raisonneur; je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. (Il lève la main pour lui donner un soufflet.) Sors d'ici encore une fois.

LA FLÈCHE.- Hé bien, je sors.

HARPAGON.- Attends. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLÈCHE.- Que vous emporterais-je?

HARPAGON.- Viens çà, que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE.- Les voilà.

HARPAGON.- Les autres.

LA FLÈCHE.- Les autres?

HARPAGON.- Oui.

LA FLÈCHE.- Les voilà.****

HARPAGON.- N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLÈCHE.- Voyez vous-même.

HARPAGON. Il tâte le bas de ses chausses.- Ces grands hauts-de-chausses^o sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE.- Ah! qu'un homme comme cela, mériterait bien ce qu'il craint! et que j'aurais de joie à le voler!

HARPAGON.- Euh?

LA FLÈCHE.- Quoi?

HARPAGON.- Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLÈCHE.- Je dis que vous fouilliez bien partout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.- C'est ce que je veux faire.

(Il fouille dans les poches de la Flèche).

LA FLÈCHE.- La peste soit de l'avarice, et des avaricieux.^{oo}

HARPAGON.- Comment? que dis-tu?

LA FLÈCHE.- Ce que je dis?

HARPAGON.- Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice, et d'avaricieux?

LA FLÈCHE.- Je dis que la peste soit de l'avarice, et des avaricieux.

HARPAGON.- De qui veux-tu parler?

LA FLÈCHE.- Des avaricieux.

HARPAGON.- Et qui sont-ils ces avaricieux?

LA FLÈCHE.- Des vilains,^{°°°} et des ladres.

HARPAGON.- Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLÈCHE.- De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.- Je me mets en peine de ce qu'il faut?

LA FLÈCHE.- Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.- Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE.- Je parle... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.- Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette.^{°°°°}

LA FLÈCHE.- M'empêchez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.- Non; mais je t'empêcherai de jaser, et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE.- Je ne nomme personne.

HARPAGON.- Je te rosserai, si tu parles.

LA FLÈCHE.- Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON.- Te tairas-tu?

LA FLÈCHE.- Oui, malgré moi.

HARPAGON.- Ha, ha.

LA FLÈCHE, lui montrant une des poches de son justaucorps. - Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous satisfait?

HARPAGON.- Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FLÈCHE.- Quoi?

HARPAGON.- Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE.- Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.- Assurément.

LA FLÈCHE.- Assurément.

HARPAGON.- Adieu. Va-t'en à tous les diables.

LA FLÈCHE.- Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON.- Je te le mets sur ta conscience au moins. Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort; et je ne me plains point à voir ce chien de boiteux-là. (*l'acteur qui jouait le rôle de Flèche était boiteux*)

* remarque destinée à atténuer l'effet du mot *diable*; ** mot comique inventé par Molière; *** espions; *mouche* et *moucher* s'emploie dans le même sens; **** plaisanterie calquée sur Plaute; ° la culote, qui se portait alors très large; °° synonyme d'avare, dans le langage populaire; °°° signifie souvent *paysan, roturier*, ici = *avare*; °°°° sorte de bérêt plat

33) Plaute, *Aulularia*, acte III, 5 MÉGADORE, EUCLION.

MÉGADORE, *sans apercevoir Euclion*.- J'ai fait part à plusieurs amis de mon projet de mariage. Ils disent tous du bien de la fille d'Euclion; ils m'approuvent fort: C'est, disent-ils, une idée très sage. En effet, si tous les riches en usaient comme moi, et prenaient sans dot les filles des citoyens pauvres, il y aurait dans l'état plus d'accord, nous exciterions moins de haine, et les femmes seraient plus contenues par la crainte du châtement, et nous mettraient moins en dépense. Il en résulterait un grand bien pour la majeure partie du peuple. Il n'y aurait qu'un petit nombre d'opposants: ce seraient les avares, dont l'insatiable cupidité brave toutes les puissances, et ne connaît ni loi ni mesure. Je les entends déjà: A qui mariera-t-on les filles dotées, si l'on établit un tel usage en faveur des pauvres? Qu'elles épousent qui elles voudront, pourvu qu'elles n'apportent point de dot avec elles. S'il en était ainsi, elles s'efforceraient de remplacer la dot par de bonnes qualités; elles vaudraient mieux. On verrait les mulets, qui coûtent plus cher aujourd'hui que les chevaux, tomber à plus bas prix que les bidets gaulois. EUCLION, *à part*.- Par tous les dieux! c'est plaisir de l'entendre. Voilà ce qui s'appelle parler. Qu'il entend bien l'économie!

MÉGADORE.- Une femme ne viendrait pas vous dire: Ma dot a plus que doublé tes biens; il faut que tu me donnes de la pourpre et des bijoux, des femmes, des mulets, des cochers, des laquais pour me suivre; des valets pour mes commissions, des chars pour mes courses.

EUCLION, *à part*.- Comme il connaît bien les habitudes de nos fières matrones! Si l'on m'en croyait, on le nommerait préfet des mœurs pour les femmes.

34) **Molière, *l'Avare***, Acte II, 5 HARPAGON, FROSINE.

FROSINE.- Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage, et de pommes, et à laquelle par conséquent il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui; et j'en sais une de nos quartiers, qui a perdu à trente-et-quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

35) **Plaute, *Aulularia***, acte IV, 4. 9 EUCLION, STROBILE.

EUCLION.- Hors d'ici, animal rampant, qui viens de sortir de dessous terre. On ne te voyait pas tout-à-l'heure; tu te montres, et l'on t'écrase. Par Pollux! je vais t'arranger de la bonne manière, subtil coquin.

STROBILE.- Quel démon te tourmente? qu'avons-nous à démêler ensemble, vieillard? Pourquoi me pousser à me jeter par terre? pourquoi me tirer de la sorte? pourquoi me frapper?

EUCLION.- Grenier à coups de fouet! tu le demandes? Voleur; que dis-je? triple voleur.

STROBILE.- Que t'ai-je pris?

EUCLION.- Rends-le-moi, et vite.

STROBILE.- Que veux-tu que je te rende?

EUCLION, *ironiquement*.- Tu ne le sais pas?

STROBILE.- Je n'ai rien pris qui t'appartienne.

EUCLION.- Mais ce qui t'appartient maintenant par le vol, rends-le. Eh bien?

STROBILE.- Eh bien?

EUCLION.- Ton vol ne te réussira pas.

STROBILE.- Qu'est-ce que tu as donc?

EUCLION.- Remets-le-moi.

STROBILE.- Ah! vraiment, vieillard, tu es accoutumé à ce qu'on te le remette.

EUCLION.- Remets-moi cela, te dis-je. Pas de plaisanterie. Je ne badine pas, moi.

STROBILE.- Qu'exiges-tu que je te remette? Nomme la chose par son nom. Je jure que je n'ai rien pris, rien touché.

EUCLION.- Voyons tes mains.

STROBILE, *montrant une main*.- Tiens.

EUCLION.- Montre donc

STROBILE.- Les voici.

EUCLION.- Je vois. Maintenant, la troisième.

STROBILE.- Ce vieillard est fou. Les fantômes et les vapeurs de l'enfer lui troublent le cerveau. Tu ne diras pas que tu ne me fais pas injure?

EUCLION.- Oui, très grande; car tu devrais déjà être fustigé. Et cela t'arrivera certainement, si tu n'avoues.

STROBILE.- Que dois-je avouer?

EUCLION.- Qu'est-ce que tu m'as dérobé?

STROBILE.- Que le ciel me foudroie, si je t'ai pris quelque chose!

EUCLION, *sur le même ton avec affectation*.- Et si je n'ai pas voulu prendre. Allons! secoue ton manteau.

STROBILE.- Tant que tu voudras.

EUCLION.- Ne l'aurais-tu pas sous ta tunique?

STROBILE.- Tâte partout.

EUCLION.- Ah! le scélérat ; comme il fait le bon, pour qu'on ne le soupçonne pas. Nous connaissons vos finesses. Or cà, montre-moi encore une fois ta main droite.

STROBILE.- Regarde.

EUCLION.- Et la gauche.

STROBILE.- Les voici toutes deux.

EUCLION.- Je ne veux pas chercher davantage. Rends-le-moi.

STROBILE.- Mais quoi?

EUCLION.- Tous ces détours sont inutiles. Tu l'as certainement.

STROBILE.- Je l'ai? moi! Qu'est-ce que j'ai?

EUCLION.- Je ne le dirai pas. Tu voudrais me le faire dire. Quoi que ce soit, rends-moi mon bien.

STROBILE.- Tu extravagues. N'as-tu pas fouillé à ton aise, sans rien trouver sur moi qui t'appartienne?

EUCLION.- Demeure, demeure. Quel autre était ici avec toi? Je suis perdu! grands dieux! il y a là dedans quelqu'un qui fait des siennes. (*A part*) Si je lâche celui-ci, il s'en ira. Après tout, je l'ai fouillé; il n'a rien. Va-t'en, si tu veux. Et que Jupiter et tous les dieux t'exterminent!

STROBILE.- Beau remerciement.

EUCLION.- Je vais rentrer, et j'étranglerai ton complice. Fuis de ma présence. T'en iras-tu?

STROBILE.- Je pars.

EUCLION.- Que je ne te revoie plus; prends-y garde.

(*Il entre dans le temple.*)

EUCLION, *seul*.- Je suis mort! je suis égorgé! je suis assassiné! Où courir? où ne pas courir? Arrêtez ! arrêtez! Qui? lequel? je ne sais; je ne vois plus, je marche dans les ténèbres. Où vais-je? où suis-je? Qui suis-je? je ne sais; je n'ai plus ma tête. Ah! je vous prie, je vous conjure, secourez-moi. Montrez-moi celui qui me l'a ravie ... vous autres cachés sous vos robes blanchies, et assis comme des honnêtes gens ... Parle, toi, je veux t'en croire ; ta figure annonce un homme de bien ... Qu'est-ce? pourquoi riez-vous? On vous connaît tous. Certainement, il y a ici plus d'un voleur... Eh bien! dis ; aucun d'eux ne l'a prise? ... Tu me donnes le coup de la mort. Dis-moi donc, qui est-ce qui l'a? Tu l'ignores ! Ah! malheureux, malheureux! C'est fait de moi ; plus de ressource, je suis dépouillé de tout! Jour déplorable, jour funeste, qui m'apporte la misère et la faim! Il n'y a pas de mortel sur la terre qui ait éprouvé un pareil désastre. Et qu'ai-je à faire de la vie, à présent que j'ai perdu un si beau trésor, que je gardais avec tant de soin? Pour lui je me dérobaï le nécessaire, je me refusais toute satisfaction, tout plaisir. Et il fait la joie d'un autre qui me ruine et qui me tue! Non, je n'y survivrai pas.

acte V, 1 LYCONIDE, STROBILE.

STROBILE, *à part*.- Pourquoi ne pas lui déclarer le butin qui m'est advenu? Et puis, je lui demanderai qu'il m'affranchisse. Entrons en matière. (*Haut*) J'ai trouvé ...

LYCONIDE, *avec empressement*.- Qu'as-tu trouvé?

STROBILE.- Ce n'est pas ce qui fait crier aux enfants: Je l'ai trouvé! quand ils épluchent la fève .

LYCONIDE.- Voilà de tes gentillesse ordinaires.

STROBILE.- Un peu de patience, mon maître. Je vais te le dire. Ecoute.

LYCONIDE.- Parle donc.

STROBILE.- Je viens de trouver un trésor immense.

LYCONIDE.- Où?

STROBILE.- Une marmite pleine d'or, quatre livres pesant.

LYCONIDE.- Qu'entends-je?

STROBILE.- Je l'ai dérobée au vieil Euclion, notre voisin.

LYCONIDE.- Où est cet or?

STROBILE.- Dans un coffre à moi. Je désire maintenant que tu m'affranchisses.

LYCONIDE.- Moi, t'affranchir, ramas de tous les crimes?

STROBILE.- Fort bien, mon maître. Je devine ta pensée. Par ma foi, c'était une plaisanterie ; j'ai voulu t'éprouver. Tu t'apprêtais à me l'arracher. Ah! si je l'avais trouvée en effet, où en serais-je?

LYCONIDE.- Je ne me paie pas de tes sornettes. Allons, rends cet or.

STROBILE.- Que je le rende?

LYCONIDE.- Oui, te dis-je, rends-le, pour que je le remette à Euclion.

STROBILE.- Et quel or?

LYCONIDE.- Celui qui est dans un coffre à toi. Ne l'as-tu pas déclaré?

STROBILE.- C'est mon habitude, vraiment, de jaser à tort et à travers. Ma parole!

LYCONIDE.- Sais-tu bien ce qui t'attend?

STROBILE.- Par Hercule! tue-moi, si tu veux. Tu n'obtiendras rien.

36) Molière, *l'Avare*, Acte IV, 6 et 7 LA FLÈCHE, CLÉANTE.

LA FLÈCHE sortant du jardin, avec une cassette.- Ah, Monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi vite.

CLÉANTE.- Qu'y a-t-il?

LA FLÈCHE.- Suivez-moi, vous dis-je, nous sommes bien.

CLÉANTE.- Comment?

LA FLÈCHE.- Voici votre affaire.

CLÉANTE.- Quoi?

LA FLÈCHE.- J'ai gagné ceci tout le jour.

CLÉANTE.- Qu'est-ce que c'est?

LA FLÈCHE.- Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE.- Comment as-tu fait?

LA FLÈCHE.- Vous saurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier.

HARPAGON. (*Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.*) Au voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtrier. Justice, juste Ciel. Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? qu'est-il devenu? où est-il? où se cache-t-il? que ferai-je pour le trouver? où courir? où ne pas courir? n'est-il point là? n'est-il point ici? qui est-ce? Arrête. Rends-moi mon argent, coquin... (*Il se prend lui-même le bras*) Ah, c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas, mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie, tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh? que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question* à toute ma maison; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés!** Je ne jette mes regards sur personne, qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh? de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes***, des potences, et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

* torture; ** il s'agit du public dans la salle; *** instruments de torture

Cicéron — Churchill

Weidhorn, Manfred, *Churchill's Rhetoric and Political Discourse*, Lanham (Maryland), 1987.

Birkett, Sir Norman, «Churchill the Orator»: in Eade, Charles, *Churchill: By His Contemporaries*, London, 1953.

Wolfgang Mieder, «"Make Hell While the Sun Shines": Proverbial Rhetoric in Winston Churchill's "The Second World War"», *Folklore* 106 (1995) 57-69.

37) »The Headmaster, Mr. Welldon, however, took a broad-minded view of my Latin prose: he showed discernment in judging my general ability. This was the more remarkable, because I was found unable to answer a single question in the Latin paper. I wrote my name at the top of the page. I wrote down the number of the question " I." After much reflection I put a bracket round it thus "(I)." But thereafter I could not think of anything connected with it that was either relevant or true. Incidentally there arrived from nowhere in particular a blot and several smudges. I gazed for two whole hours at this sad spectacle : and then merciful ushers collected my piece of foolscap with all the others and carried it up to the Headmaster's table. It was from these slender indications of scholarship that Mr. Welldon drew the conclusion that I was worthy to pass into Harrow. It is very much to his credit. It showed that he was a man capable of looking beneath the surface of things: a man not dependent upon paper manifestations. I have always had the greatest regard for him.«

38) Le plus important de ces ouvrages est sans doute *L'Orateur*, qui fut son dernier traité sur l'art oratoire, publié en 46.

1. Définition de la rhétorique

La **philosophie** a pour domaine la connaissance des idées (ou des choses, *res*). Pour ex-primer les idées, l'homme dispose du langage (ou des mots, *verba*): il usera de la **dialectique** s'il souhaite instruire, et de la **rhétorique** s'il souhaite séduire.

2. Les trois genres de discours

Comme Aristote, Cicéron distingue :

- (i) le **genre judiciaire**;
- (ii) le **genre délibératif**;
- (iii) le **genre démonstratif ou épideictique** (discours de circonstance: éloge, oraison funèbre, panégyrique, etc.)

3. Les divisions de la technique oratoire

L'orateur ne doit jamais perdre de vue qu'il poursuit simultanément trois objectifs: dire ce qu'il a à dire, le dire au bon moment, et le dire d'une certaine manière. Ce qui peut se résumer par les questions: **quoi? quand? comment?**

Compte tenu des conditions de performance (prise de parole public), il faut aussi tenir compte non seulement de la **forme** (ou «style») donné à son discours et de l'effet qu'il produira, mais aussi de la **manière** dont on dira ce discours, en jouant de la voix et du geste. De plus, il convient de faire preuve d'une **bonne mémoire**: la tradition était de ne pas lire son discours.

Pour répondre à ces exigences, l'enseignement de la rhétorique se répartira en cinq parties:

- (i) *l'invention*: étude du sujet, recherche des arguments et des thèmes à développer;
- (ii) *la disposition*: sélection et hiérarchisation des choses à dire, mise en place de ces arguments les uns par rapport aux autres, élaboration du plan général;
- (iii) *la mémoire*: apprendre et se souvenir de tout ce que l'on a préparé;
- (iv) *l'élocution*: mise en forme du discours (le «style»);
- (v) *l'action*: manière de dire le discours.

4. L'invention

- (i) **la matière du discours**: problème d'ordre général (*genus infinitum* ou *quaestio*) ou particulier (*genus certum* ou *causa*). Une *causa* est toujours un cas particulier (cas d'espèce) d'une *quaestio*, qui en est donc le genre.
- (ii) **l'établissement de la cause** : l'orateur pose tout d'abord son sujet. Pour la discussion, il faut déterminer si le

débat porte sur des **faits** (*res*) ou un **texte** (*verba*).

Sur des faits:

- (a) y a-t-il eu crime ou non?
- (b) si le crime est avéré, quelle est sa qualification juridique?
- (c) l'acte incriminé a-t-il une légitimité quelconque?

Sur un texte:

- (a) si deux textes s'opposent, lequel est valable?
- (b) si le texte est ambigu, quel sens lui donner?
- (c) le texte peut être interprété autrement que de la manière dont le législateur l'avait souhaité: décidera-t-on en faveur de l'esprit (*sententia*) ou de la lettre (*verba*) du texte?
- (iii) les **trois ressorts de l'éloquence**: Pour convaincre son auditoire, l'orateur peut:
 - (a) lui prouver ce qu'il avance (*probare, docere*);
 - (b) le séduire (*conciliare, placere, delectare*);
 - (c) l'émouvoir (*movere, flectere*).
- (iv) les **lieux** (*loci*): Pour développer son discours, l'orateur puise dans un registre de lieux:
 - (a) **les lieux communs**, applicables à toutes les causes de même nature;
 - (b) la **topique**, qui regroupe les arguments qui tiennent au fond même du sujet (ils font partie de la cause débattue), et ceux qui sont amenés en faisant appel à la documentation (*testimonia*), soit privée (registres, comptabilité, pièces d'archives, etc.), soit publique (enquêtes, lois, jurisprudence, etc.).

5. La disposition

Tout discours se compose de 4 à 7 parties, 4 sont essentielles, les 3 autres accessoires (l'on peut s'en passer selon les cas).

- (i) l'**exorde** (*exordium, prooemium, principium*): c'est l'entrée en matière: son but est de se concilier l'auditoire et de le préparer à écouter le discours qu'on va tenir.
- (ii) la **narration** (*narratio*): c'est l'exposition des faits, qui doit être brève, claire, et vraisemblable.
- (iii) l'**annonce du sujet** (*propositio, divisio*): poser son sujet, en indiquant sous quel angle on va le traiter, et annoncer le plan du discours.
- (iv) la **confirmatio** (*confirmatio*) consiste à présenter les arguments en faveur de la thèse défendue;
- (v) la **réfutation** (*refutatio, reprehensio*) consiste à réfuter les arguments adverses;
- (vi) l'**amplification** ou **digression** (*amplificatio, digressio*), où l'orateur sort de son sujet spécifique pour en faire percevoir les implications générales;
- (vii) la **péroraison** ou **conclusion**.

Dans un même discours, l'orateur fera appel aux différents ressorts de l'éloquence: il se concilie le public dans l'exorde, l'instruit dans la confirmation et la réfutation, et l'émeut dans sa péroraison.

6. La mémoire

La mémoire est une qualité à développer pour se souvenir de son discours, mais elle ne relève pas à proprement parler du champ de la rhétorique.

7. L'élocution

L'élocution est la mise en forme du discours au moyen de la langue et du style. Elle se divise en quatre parties:

- (i) la **correction** (*latinitas*), qui renvoie à une instruction de qualité, que le discours se doit de refléter;
- (ii) la **clarté** (*explanatio*), qui suppose que l'orateur emploie une langue correcte, le mot propre et le vocabulaire usuel, et qu'il évite les phrases trop longues et les métaphores;
- (iii) l'**ornementation** (*ornatio*), qui suppose de recourir à tout un ensemble de procédés techniques pour embellir le discours. C'est à ce niveau qu'interviennent les notions de tropes, de figures et de rythme, qui constituent la «rhétorique» au sens restreint du terme.

Les **tropes** sont des figures d'ornementation qui ne portent que sur un mot, comme par exemple l'**hypallage** ou métonymie (ex.: *l'Afrique* pour *les Africains*), ou encore la **synecdoque** (ex.: *le fer* pour *le glaive*).

Les **figures** correspondent à des tours de discours où la pensée exprimée diffère de sa représentation usuelle (ex.:

la litote, l'hyperbole, etc.). La distinction entre les tropes et les figures n'est pas toujours nette, même chez les auteurs classiques.

(iv) la **convenance** (*decorum*) consiste à approprier le style à son objet. Pour ce faire, il faut tenir compte:

(a) du **sujet** (procès d'un homme public, affaire privée, simple arbitrage, etc.);

(b) de l'**auditoire** (le sénat, le peuple, des juges, une petite assemblée, une foule nombreuse, etc.);

(c) de l'**orateur** (son âge, son rang, sa charge, etc.);

(d) du **moment** (situation urgente ou non, etc.).

Dans ce cadre, Cicéron distingue entre trois styles majeurs:

(i) le **grand style**: gravité, abondance, plénitude, majesté, véhémence, variété, aptitude à soulever les passions;

(ii) le **style subtil**: pénétration, finesse, précision;

(iii) le **style moyen**: aisance, égalité, ornementation discrète et mesurée.

8. L'action

L'orateur doit jouer, lors de sa performance publique sur la voix et le geste.

39) A CONVERSATION WITH RICHARD LANGWORTH ON SIR WINSTON CHURCHILL'S *DREAM*

In recalling his school days and the onerous chore of studying Latin and the classics, Churchill wrote: "They told me how [Prime Minister] Gladstone read Homer for fun, which I thought served him right." But some historians say that Churchill's oratorical style was inspired by Cicero's. Would you agree?

RML: If so, this is just another proof that he was better at Latin than he let on! I don't know about Cicero, but two more modern orators really inspired him. The first was his father, Lord Randolph, all of whose speeches he read and stored in his photographic memory. You see this in *The Dream*, where Winston quotes from his father's speech on the Church of England in 1884. He even adopted Lord Randolph's style of dress and pose while speaking.

His second influence was the great Irish-American politician Bourke Cockran, whom he met on his first trip to the USA. Churchill wrote of Cockran: "His conversations, in point, in pith, in rotundity, in antithesis, and in comprehension, exceeded anything I have ever heard." You could fairly say that Churchill's oratorical style was a combination of Lord Randolph's and Bourke Cockran's, with a little of Macaulay's and Gibbon's phraseology, and (as Churchill put it) "some of my own from time to time."

40) *L'uchronie* est un genre littéraire qui repose sur le principe de la réécriture de l'Histoire à partir de la modification d'un événement du passé. On utilise également l'expression *histoire alternative*, directement traduite de l'expression anglo-saxonne *alternate history*.

41) »Cicero's oratory continued to stir friends of freedom. It helped inspire the libertarian ideals of the great historian Thomas Babington Macaulay. It influenced the dramatic speaking styles of young (libertarian) Edmund Burke, Charles James Fox, William Ewart Gladstone, and Winston Churchill. Cicero's oratory helped convince Frederick Douglass that if he mastered public speaking, he could fight American slavery—and he did.«

42) «As a stylist Churchill himself, despite his mettlesome chivalry, is not prone to {such} amiable arabesques. He does not beat about the bush, but is a man of plain speaking. His fervour is realistic, his striking-power is tempered only by broad-mindedness and humour. He knows that a good story tells itself. He scorns unnecessary frills and his metaphors are rare but expressive.

Behind Churchill the writer is Churchill the orator - hence the resilience and pungency of his phrases. [...]

Churchill's mature oratory is swift, unerring in its aim, and moving in its grandeur. There is the power which forges the links of history. Napoleon's proclamations were often effective in their lapidary style. But Churchill's eloquence in the fateful hours of freedom and human dignity was heart-stirring in quite another way. With his great speeches he has, perhaps, himself erected his most enduring monument.»

43) Extraits du discours contre Catilina tenu par Cicéron devant le sénat:

1,1 Jusques à quand abuseras-tu de notre patience, Catilina? Combien de temps encore serons-nous le jouet de ta fureur? Jusqu'où s'emportera ton audace effrénée? Quoi! Ni la garde qui veille la nuit sur le mont Palatin, ni les forces répandues dans toute la ville, ni la consternation du peuple, ni ce concours de tous les bons citoyens, ni le lieu fortifié choisi pour cette assemblée, ni les regards indignés de tous les sénateurs, rien n'a pu t'ébranler!

Tu ne vois pas que tes projets sont découverts? que ta conjuration est ici environnée de témoins, enchaînée de toutes parts? Penses-tu qu'aucun de nous ignore ce que tu as fait la nuit dernière et celle qui l'a précédée; dans quelle maison tu t'es rendu; quels complices tu as réunis; quelles résolutions tu as prises?

O temps! ô mœurs! tous ces complots, le Sénat les connaît, le consul les voit, et Catilina vit encore! Il vit; que dis-je? il vient au sénat; il est admis aux conseils de la république; il choisit parmi nous et marque de l'oeil ceux qu'il veut immoler. Et nous, hommes pleins de courage, nous croyons faire assez pour la patrie, si nous évitons sa fureur et ses poignards! Depuis longtemps, Catilina, le consul aurait dû t'envoyer à la mort, et faire tomber ta tête sous le glaive dont tu veux tous nous frapper. Le premier des Gracques essayait contre l'ordre établi des innovations dangereuses; un illustre citoyen, le grand pontife P. Scipion, qui cependant n'était pas magistrat, l'en punit par la mort. Et lorsque Catilina s'apprête à faire de l'univers un théâtre de carnage et d'incendies, les consuls ne l'en puniraient pas! Je ne rappellerai point que Servillus Ahala, pour sauver la république des changements que méditait Spurius Mélius, le tua de sa propre main: de tels exemples sont trop anciens.

Il n'est plus, non, il n'est plus ce temps où de grands hommes mettaient leur gloire à frapper avec plus de rigueur un citoyen pernicieux que l'ennemi le plus acharné. Aujourd'hui un sénatus-consulte nous arme contre toi, Catilina, d'un pouvoir terrible. Ni la sagesse des conseils, ni l'autorité de cet ordre ne manque à la république. Nous seuls, je le dis ouvertement, nous seuls, consuls sans vertu, nous manquons à nos devoirs.

1,7 A quelle vie, Catilina, es-tu désormais condamné? car je veux te parler en ce moment, non plus avec l'indignation que tu mérites, mais avec la pitié que tu mérites si peu. Tu viens d'entrer dans le sénat: eh bien! dans une assemblée si nombreuse, où tu as tant d'amis et de proches, quel est celui qui a daigné te saluer? Si personne avant toi n'essuya jamais un tel affront, pourquoi attendre que la voix du sénat prononce le flétrissant arrêt si fortement exprimé par son silence? N'as-tu pas vu à ton arrivée tous les sièges rester vides autour de toi? n'as-tu pas vu tous ces consulaires, dont tu as si souvent résolu la mort, quitter leur place quand tu t'es assis, et laisser désert tout ce côté de l'enceinte? Comment peux-tu supporter tant d'humiliation? Oui, je le jure, si mes esclaves me redoutaient comme tous les citoyens te redoutent, je me croirais forcé d'abandonner ma maison: et tu ne crois pas devoir abandonner la ville! Si mes concitoyens, prévenus d'injustes soupçons, me haïssaient comme ils te haïssent, j'aimerais mieux me priver de leur vue que d'avoir à soutenir leurs regards irrités: et toi, quand une conscience criminelle t'avertit que depuis longtemps ils ne te doivent que de l'horreur, tu balances à fuir la présence de ceux pour qui ton aspect est un cruel supplice! Si les auteurs de tes jours tremblaient devant toi, s'ils te poursuivaient d'une haine irréconciliable, sans doute tu n'hésiterais pas à t'éloigner de leurs yeux. La patrie, qui est notre mère commune, te hait; elle te craint; depuis longtemps elle a jugé les desseins parricides qui t'occupent tout entier. Eh quoi! tu mépriseras son autorité sacrée! tu te révolteras contre son jugement! tu braveras sa puissance! Je crois l'entendre en ce moment t'adresser la parole. "Catilina," semble-t-elle te dire, "depuis quelques années il ne s'est pas commis un forfait dont tu ne sois l'auteur, pas un scandale où tu n'aies pris part. Toi seul as eu le privilège d'égorger impunément les citoyens, de tyranniser et de piller les alliés. Contre toi les lois sont muettes, et les tribunaux, impuissants; ou plutôt tu les as renversés, anéantis. Tant d'outrages méritaient toute ma colère; je les ai dévorés en silence. Mais être condamnée à de perpétuelles alarmes à cause de toi seul; ne voir jamais mon repos menacé que ce ne soit par Catilina; ne redouter aucun complot qui ne soit lié à ta détestable conspiration, c'est un sort auquel je ne peux me soumettre. Pars donc, et délivre-moi des terreurs qui m'obsèdent si elles sont fondées, afin que je ne périsse point; si elles sont chimériques, afin que je cesse de craindre."

44) Churchill, To the French People (An Address broadcast to France in French and English, October 21, 1940)

(Situation: le 10 octobre, Cherbourg est bombardé par les Anglais, ce qui cause beaucoup de dommage aux navires allemands et aux docks; le 15 octobre, un navire de guerre britannique coule trois contre-torpilleurs italiens.)

Frenchmen! For more than thirty years in peace and war I have marched with you, and I am marching still along the same road. Tonight I speak to you at your firesides (*foyers*) wherever you may be, or whatever your fortunes are. I repeat the prayer around the *louis d'or*, "*Dieu protège la France.*" Here at home in England, under the fire of the Boche, we do not forget the ties and links that unite us to France, and we are persevering steadfastly and in good heart in the cause of European freedom and fair dealing for the common people of all countries, for which, with you, we drew the sword. When good people get into trouble because they are attacked and heavily smitten by the vile and wicked, they must be very careful not to get at loggerheads with one another. The common enemy is always trying to bring this about, and, of course, in bad luck a lot of things happen which play into the enemy's hands. We must just make the best of things as they come along.

Here in London, which Herr Hitler says he will reduce to ashes, and which his aeroplanes are now bombarding, our people are bearing up unflinchingly. Our Air Force has more than held its own. We are waiting for the long-promised invasion. So are the fishes. But, of course, this for us is only the beginning. Now in 1940, in spite of occasional losses, we have, as ever, command of the seas. In 1941 we shall have the command of the air. Remember what that means. Herr Hitler with his tanks and other mechanical weapons, and also by Fifth Column intrigue with traitors, has managed to subjugate for the time being most of the finest races in Europe, and his little Italian accomplice is trotting along hopefully and hungrily, but rather wearily and very timidly, at his side. They both wish to carve up France and her Empire as if it were a fowl: to one a leg, to another a wing or perhaps part of the breast. Not only the French Empire will be devoured by these two ugly customers, but Alsace-Lorraine will go once again under the German yoke, and Nice, Savoy and Corsica — Napoleon's Corsica — will be torn from the fair realm of France. But Herr Hitler is not thinking only of stealing other people's territories, or flinging gobbets of them to his little confederate. I tell you truly what you must believe when I say this evil man, this monstrous abortion of hatred and defeat, is resolved on nothing less than the complete wiping out of the French nation, and the disintegration of its whole life and future. By all kinds of sly and savage means, he is plotting and working to quench for ever the fountain of characteristic French culture and of French inspiration to the world. All Europe, if he has his way, will be reduced to one uniform Boche-land, to be exploited, pillaged, and bullied by his Nazi gangsters. You will excuse my speaking frankly because this is not a time to mince words. It is not defeat that France will now be made to suffer at German hands, but the doom of complete obliteration. Army, Navy, Air Force, religion, law, language, culture, institutions, literature, history, tradition, all are to be effaced by the brute strength of a triumphant Army and the scientific low-cunning of a ruthless Police Force.

Frenchmen — re-arm your spirits before it is too late. Remember how Napoleon said before one of his battles: "These same Prussians who are so boastful today were three to one at Jena, and six to one at Montmirail." Never will I believe that the soul of France is dead. Never will I believe that her place amongst the greatest nations of the world has been lost for ever! All these schemes and crimes of Herr Hitler's are bringing upon him and upon all who belong to his system a retribution which many of us will live to see. The story is not yet finished, but it will not be so long. We are on his track, and so are our friends across the Atlantic Ocean, and your friends across the Atlantic Ocean. If he cannot destroy us, he will surely destroy him and all his gang, and all their works. Therefore, have hope and faith, for all will come right.

Now what is it we British ask of you in this present hard and bitter time? What we ask at this moment in our struggle to win the victory which we will share with you, is that if you cannot help us, at least you will not hinder us. Presently you will be able to weight the arm that strikes for you, and you ought to do so. But even now we believe that Frenchmen wherever they may be, feel their hearts warm and a proud blood tingle in their veins when we have some success in the air or in the sea, or presently — for that will come — upon the land. Remember we shall never stop, never weary, and never give in, and that our whole people and Empire have vowed themselves to the task of cleaning Europe from the Nazi pestilence and saving the world from the new Dark Ages. Do not imagine, as the German-controlled wireless tells you, that we English seek to take your ships and colonies. We seek to beat the life and soul out of Hitler and Hitlerism. That alone, that all the time, that to

the end. We do not cover anything from any nation except their respect. Those Frenchmen who are in the French Empire, and those who are in so-called unoccupied France, may see their way from time to time to useful action. I will not go into details. Hostile ears are listening. As for those, to whom English hearts got out in full, because they see them under the sharp discipline, oppression, and spying of the Hun — as to those Frenchmen in the occupied regions, to them I say, when they think of the future let them remember the words which Gambetta, that great Frenchman, uttered after 1870 about the future of France and what was to come: “Think of it always: speak of it never.”

Good night then: sleep to gather strength for the morning. For the morning will come. Brightly will it shine on the brave and true, kindly upon all who suffer for the cause, glorious upon the tombs of heroes. Thus will shine the dawn. *Vive la France!* Long live also the forward march of the common people in all the lands towards their just and true inheritance, and towards the broader and fuller age.

45) Churchill:

- I have nothing to offer but blood, toil, tears, and sweat (13 mai 1940, à Londres, Chambre des communes)

Je n'ai à offrir que du sang, de la peine, des larmes et de la sueur.

- Democracy is the worst form of Government except all those other forms that have been tried from time to time (11 novembre 1947, à Londres, Chambre des communes)

La démocratie est le plus mauvais système de gouvernement, à l'exception de tous les autres qui ont pu être expérimentés dans l'histoire.

- Never in the field of human conflict was so much owed by so many to so few. (20 août 1940, à Londres, Chambre des communes)

Jamais dans l'histoire des conflits, tant de gens n'ont dû autant à si peu.

- Arm yourselves, and be ye men of valour, and be in readiness for the conflict; for it is better for us to perish in battle than to look upon the outrage of our nation and our altar (19 mai 1940, à Londres, studio de la BBC)

Prenez les armes, et montrez votre valeur, soyez prêt au combat ; car il vaut mieux pour nous périr en combattant que d'affronter le spectacle de l'outrage fait à notre nation et à notre autel.

- It is better to be making the news than taking it; to be an actor rather than a critic (*The Story of the Malakand Field Force*, 1898)

Il vaut mieux faire parler de soi que d'entendre parler des autres; être l'acteur plutôt que le commentateur.

- In war, resolution; in defeat, defiance; in victory, magnanimity; in peace, goodwill (*History of the Second World War*)

fermeté dans la guerre, rébellion dans la défaite, magnanimité dans la victoire, gentillesse dans la paix.

46) Dans la République, il faut parfaitement respecter les droits de la guerre. En effet, il y a deux manières de trancher un différend : par la discussion ou par la force; la première est propre à l'être humain, la seconde, aux bêtes sauvages. Or il faut recourir à la seconde si la première n'est plus de mise.

On doit donc entreprendre des guerres dans le but de vivre en paix sans subir d'injustice. Après la victoire, il faut épargner les adversaires qui n'ont été ni cruels, ni inhumains...

CICÉRON, *De officiis*, 1, 11, 34.

Alors que Marius, un homme de la campagne mais un vrai, allait être opéré il interdit d'abord qu'on l'attache. On prétend qu'avant Marius personne n'avait été opéré sans être attaché. Pourquoi donc d'autres l'ont fait après lui? C'est la valeur du prestige. Ne vois-tu pas que la souffrance est le propre du préjugé et non de la nature? Et cependant ce même Marius montra que la morsure de la douleur avait été vive, car il ne présenta pas l'autre jambe. Ainsi comme un homme il supporta la douleur mais comme un être humain il ne voulut pas en supporter une plus grande sans une absolue nécessité.

CICÉRON, *Tusculanes*, 2, 22, 53.

More from Churchill:

- It's no use saying, We are doing our best. You have got to succeed in doing what is necessary.
- I never worry about action, but only inaction.
- I have taken more out of alcohol than alcohol has taken out of me.
- The inherent vice of capitalism is the unequal sharing of blessings; the inherent vice of socialism is the equal sharing of miseries.
- To improve is to change; to be perfect is to change often.
- Socialism is like a dream. Sooner or later you wake up to reality.
- There is only one duty, only one safe course, and that is to try to be right.
- Courage is the first of human qualities because it is the quality which guarantees all others.
- This is no time for ease and comfort. It is the time to dare and endure.
- The problems of victory are more agreeable than those of defeat, but they are no less difficult.
- Difficulties mastered are opportunities won.
- A fanatic is one who can't change his mind and won't change the subject.
- The price of greatness is responsibility.
- The whole history of the world is summed up in the fact that, when nations are strong, they are not always just, and when they wish to be just, they are no longer strong.
- The greatest lesson in life is to know that even fools are right sometimes.
- All men make mistakes, but only wise men learn from their mistakes.
- The pessimist sees difficulty in every opportunity. The optimist sees the opportunity in every difficulty.
- Never, never, never, never give up.
- In war you can be killed only once. In politics, many times.
- I am easily satisfied with the very best.
- When the eagles are silent the parrots begin to jabber.
- All the great things are simple, and many can be expressed in a single word: freedom, justice, honor, duty, mercy, hope.
- Out of intense complexities intense simplicities emerge.
- Solitary trees, if they grow at all, grow strong.
- Success is going from failure to failure without loss of enthusiasm.
- Nothing is more costly, nothing is more sterile, than vengeance.
- He has all the virtues I dislike and none of the vices I admire.
- The farther backward you can look, the farther forward you are likely to see.
- Short words are the best and old words when short are best of all.
- Writing is an adventure. To begin with, it is a toy and an amusement. Then it becomes a mistress, then it becomes a master, then it becomes a tyrant. The last phase is that just as you are about to be reconciled to your servitude, you kill the monster and fling him to the public.

47) XXIIb Page:

Étranger, annonce aux gens de Lacédémone
Que nous gisons ici, obéissants à ses mots.

En voici la traduction archi-célèbre qu'en fit Schiller:

Wanderer, kommst du nach Sparta, verkündige dorten, du habest
uns hier liegen gesehn, wie das Gesetz es befahl.

48) XIXa Page:

Démocrate fut le troisième à se ruer dans la mêlée, lorsque, près de Salamis,
Grecs et Mèdes s'affrontaient sur la mer.
Il s'empara de cinq navires ennemis; une sixième embarcation, il l'arracha
des mains des barbares, une dorienne qui a été abordée.

49) XXVII Page:

Cinquante-six taureaux tu t'es pris, Simonide,
 et des tripodes, avant d'avoir consacré ce tableau votif.
 Autant de fois, après avoir instuit le charmant chœur des hommes,
 tu grimpais sur le char étincelant de la célèbre Victoire.

50) XXVII Page:

Cette belle offrande est du beau Milon qui, jadis à Pise,
 remporta sept victoires sans jamais tomber sur les genoux.

51) Martial, 1,33

amissum non flet cum sola est Gellia patrem,
 si quis adest, iussae prosiliunt lacrimae.
 non luget quisquis laudari, Gellia, quaerit;
 ille dolet vere qui sine teste dolet.

Lorsque Gellia est seule, elle ne pleure pas son
 père mort; en revanche, dès que quelqu'un est
 présent, les larmes, sur commande, coulent à flots.
 Ce n'est pas porter le deuil que de chercher à
 obtenir la reconnaissance; pleure vraiment un
 mort celui qui pleure sans témoin.

52) Lessing, *Zerstreute Anmerkungen über das Epigramm und einige der vornehmsten Epigrammatisten*, 1771
 (= Gesammelte Werke, Bd. 7, 5-140)

53) Martial, 1,1

hic est quem legis ille, quem requiris
 toto notus in orbe Martialis
 argutis epigrammaton libellis:
 cui, lector studiose, quod dedisti,
 viventi decus atque sentienti,
 rari post cineres habent poetae.

Le voici, ce fameux Martial que tu lis, que tu cherches
 dans le monde entier, connu qu'il est pour ses livres
 d'épigrammes pleins d'esprit: la reconnaissance que toi,
 lecteur enthousiaste, lui as donné de son vivant et
 lorsqu'il était encore capable de l'entendre, rares sont les
 poètes qui l'obtiennent après leur mort.

Lessing, *Epigrammata* (1753), *Ad Turanium* (au Zurichoïse = Klopstock)

viventi decus atque sentienti,
 Turani, tibi quod dedere amici,
 rarus post cineres habet poeta,
 nec tu post cineres habebis ipse.

La reconnaissance que t'ont donné tes amis de ton vivant
 et lorsque tu étais encore capable de l'entendre, cher ami
 Zurichoïse, rare est le poète qui l'obtient après sa mort, et
 toi-même, tu ne l'obtiendras pas après ta mort.

54) «Was hat das witzigste Sinngedicht eines Martial mit der trockensten Aufschrift eines alten Denkmals gemein, so dass beide bei einem Volke, dessen Sprache wohl am wenigsten unter allen Sprachen dem Zufalle überlassen war, einerlei Namen führen konnten?» (= Gesammelte Werke, Bd. 7, p. 8). Et il arrive à la conclusion: «Gewiss ist es, dass es nicht die Materie sein kann, welche das Sinngedicht noch jetzt berechtigt, den Namen Epigramm zu führen. Es hat längst aufgehört, in die engen Grenzen einer Nachricht von dem Ursprunge und der Bestimmung irgend eines Denkmals eingeschränkt zu sein; und es fehlet nicht viel, so erstreckt es sich nun über alles, was ein Gegenstand der menschlichen Wissbegierde werden kann.

Folglich aber muss es die Form sein, in welcher die Beantwortung meiner Frage zu suchen. Es muss in den Teilen, in der Zahl, in der Anordnung dieser Teile, in dem unveränderlichen Eindrücke, welchen solche und so geordnete Teile unfehlbar ein jedesmal machen; – in diesen muss es liegen, warum ein Sinngedicht noch immer eine Überschrift, oder Aufschrift heissen kann, ob sie schon eigentlich nur selten dafür zu brauchen stehet. –

Die eigentliche Aufschrift ist ohne das, worauf sie steht, oder stehen könnte, nicht zu denken. Beides also zusammen macht das Ganze, von welchem der Eindruck entstehet, den wir, der gewöhnlichen Art zu reden nach,

der Aufschrift allein zuschreiben. **Erst irgend ein sinnlicher Gegenstand, welcher unsere Neugierde reizt: und dann die Nachricht auf diesem Gegenstande selbst, welche unsere Neugierde befriediget.**

Wem nun aber, der auch einen noch so kleinen, oder noch so grossen Vorrat von Sinngedichten in seinen Gedanken überlaufen kann, fällt es nicht sogleich ein, dass ähnliche zwei Teile sich fast in jedem derselben, und gerade in denjenigen am deutlichsten unterscheiden lassen, die ihm einem vollkommenen Sinngedichte am nächsten zu kommen scheinen werden? Diese zerlegen sich alle von selbst in zwei Stücke; in deren einem unsere Aufmerksamkeit auf irgend einen besondern Vorwurf rege gemacht, unsere Neugierde nach irgend einem einzeln Gegenstande gereizet wird; und in deren andern unsere Aufmerksamkeit ihr Ziel, unsere Neugierde einen Aufschluss findet.

Auf diesen einzigen Umstand will ich es denn auch wagen, die ganze Erklärung des Sinngedichts zu gründen; und die Folge mag es zeigen, ob sich nach meiner Erklärung sowohl das Sinngedicht von allen möglichen andern kleinen Gedichten unterscheiden, als auch aus ihr jede der Eigenschaften herleiten lässt, welche Geschmack und Kritik an ihm fordern.

Ich sage nämlich: das Sinngedicht ist ein Gedicht, in welchem, nach Art der eigentlichen Aufschrift, unsere Aufmerksamkeit und Neugierde auf irgend einen einzeln Gegenstand erregt, und mehr oder weniger hingehalten werden, um sie mit eins zu befriedigen.

[...]

Am schicklichsten werden sich also auch die Teile des Epigramms Erwartung und Aufschluss nennen lassen; und unter diesen Benennungen will ich sie nun in verschiedenen Arten kleiner Gedichte aufsuchen, die fast immer unter den Sinngedichten mit durchlaufen, um zu sehen, mit welchem Rechte man diese geschehen lässt, und welche Klassifikation unter ihnen eigentlich einzuführen sein dürfte.» (= Gesammelte Werke, Bd. 7, p. 10–11. 14–15).

55) «Wenn z.E. Martial sich begnügt hätte, die bekannte Geschichte des Mucius Scaevola in folgende vier Verse zu fassen:

Dum peteret regem decepta satellite dextra, Injecit sacris se peritura focus.	(Als, den König zu treffen bemüht, sich Scaevola irrte, legt' er die rechte Hand opferbereit auf den Herd,
Sed tam saeva pius miracula non tulit hostis, Et raptum flammis jussit abire virum,	Aber es fühlte der Feind ein menschliches Rührer, und abgehn heisst er den Mann, den die Glut eben so hell noch umloht.)

würden wir sohl sagen können, dass er ein Sinngedicht auf diese Geschichte gemacht habe? Kaum wäre es noch eins, wenn er bloss hinzugesetzt hätte:

Urere quam potuit contemto Mucius igne, Hanc spectare manum Persena non potuit.	(Nicht hatte Porsenna vermocht zu ertragen das Grausen des Anblicks, wie missachtend der Glut Mucius sengte die Hand.)
--	---

Denn auch dias ist noch nicht viel mehr als Geschichte; und wodurch es ein völliges Sinngedicht wird, sind lediglich die endlichen letzten Zeilen:

Major deceptae fama est, et gloria dextrae: Si non errasset, fecerat illa minus.	(Die sich geirrt hat, die Hand, sie lebt in ewgem Gedenken; kleiner wäre ihr Ruhm, ginge sie damals nicht fehl.)
---	---

Denn nun erst wissen wir, warum der Dichter unsere Aufmerksamkeit mit jener Begebenheit beschäftigen wollen; und das Vergnügen über seine so feine Betrachtung, „dass oft der Irrtum uns geschwinder und sichrer unsere Absicht erreichen hilft, als der wohlüberlegte, kühnste Anschlag“, verbunden mit dem Vergnügen, welches der einzelne Fall gewähret, macht das gesamte Vergnügen des Sinngedichts.» (= Gesammelte Werke, Bd. 7, p. 20–21).

56) *1. Die Sinngedichte an den Leser*

Wer wird nicht einen *Klopstock* loben?
Doch wird ihn jeder lesen? – Nein.

Wir wollen weniger erhoben,
Und fleissiger gelesen sein.

43. Trux an den Sabin

Ich hasse dich, Sabin; doch weiss ich nicht weswegen:
Genug, ich hasse dich. Am Grund' ist nichts gelegen.

44. Antwort des Sabin

Hass' mich, so viel du willst! doch wüsst' ich gern, weswegen:
Denn nicht an deinem Hass, am Grund' ist mir gelegen.

138. Grabschrift der Tochter eines Freundes, die vor der Taufe starb

Hier lieget, die Beate heissen sollte,
Und lieber sein, als heissen wollte.